

VOCATION ET COURAGE DU POETE

PAR

FRIEDRICH HÖLDERLIN

Denis : pour débiter cette aventure dialoguée, je te propose de lire et commenter brièvement deux magnifiques poèmes de Hölderlin. Est-ce que cela te tente ?

Martine : surprends-moi !

Denis : le premier concerne la vocation du poète et le second son courage car il en faut pour être poète, aujourd'hui peut-être plus qu'avant...

Martine : alors commençons par l'appel du poète : toi tu lis et moi j'écoute...

Denis alors ouvre bien grandes tes petites oreilles, ma chère Ariane...

VOCATION DU POETE (HÖLDERLIN)

« Les bords du Gange ont du dieu de la joie entendu

Le triomphe, alors qu'arrivant de l'Indus et conquérant

Le monde, le jeune Bacchus avec le vin

Sacré tirait les peuples du sommeil.

Et toi, tu n'iras point, Ange du Jour ! Réveiller

Ceux qui dorment encore ? Donne, oh ! Donne-nous les lois,

La vie, sois vainqueur. Maître qui seul

Comme Bacchus as le droit de conquête.

Non point le sort des gens, ni l'ordinaire soin

Qu'à la maison ils prennent ou sous le libre ciel,

Et l'homme est pourtant plus noble, œuvrant

À se nourrir, que la bête ! Mais autre chose est en jeu,

Confié au soin, au culte seul des poètes !

Nous sommes, nous, voués au service du Très-Haut,

Aux chants toujours nouveaux qui le révèlent

Plus proche et familier au cœur.

*Tant qu'à la fin, cabré sous le dard furieux,
Il jette, au souvenir de son origine, un cri
Auquel survient le maître avec ses
Flèches de mort qui te brûleront l'âme.*

*Il sert à tout depuis trop longtemps, le divin,
Et une race ingrate et rusée gaspille
Pour son plaisir, épuise du ciel toutes
Les forces bienfaisantes, s'imagine,*

*Quand le Très-Haut cultive le champ pour elle,
Connaitre et l'astre du jour et le dieu tonnant,
Et sa lunette scrute et compte et
Fixe par leurs noms les étoiles du ciel.*

*Le Père, lui, étend sur nos yeux un voile
De nuit sacrée, afin qu'il nous reste un lieu.
Il n'aime rien de sauvage ! Mais violence
Étalée jamais ne forcera le ciel.*

*Trop de sagesse ne vaut pas mieux. Qui le connait,
C'est la gratitude. Mais c'est trop pour elle seule,
Et un poète aux autres se joindra
Volontiers qui l'aideront à comprendre.*

*Mais l'homme affronte seul et sans peur un dieu
Quand il le faut, sa simplicité le garde,
Sans besoin d'armes ni de ruses, le temps*

Que ce manque de dieu se change en aide. »

(Hölderlin, « Vocation du poète »)

Martine : ce poème est magnifique mais quelque peu intrigant, difficile à saisir d'entrée de jeu : pourquoi cette référence à Bacchus, alias Dionysos chez les Grecs, le dieu du vin ?

Denis : si tu lis « Pain et vin », également de Hölderlin, tu verras que, pour le poète, Dionysos et le Christ sont frères et qu'à cette fratrie s'ajoute Héraclès. Jésus, quoi qu'en a décidé le Concile de Nicée appartient à la race de ce que les grecs appelaient les « demi-dieux », un peu de chaque mais cependant ni l'un ni l'autre. Ces demi-dieux, ce sont les héros de la mythologie de la Grèce antique : comprenons qu'un dieu ne saurait être un homme et inversement mais qu'il y a entre eux une co-appartenance, une communauté d'Esprit.

Martine : et le poète co-appartient, lui aussi, à cette communauté d'Esprit...

Denis : ainsi que tous les hommes mais ceux-ci ne le savent pas encore car l'Être de la communauté humaine en son Natal est réservé, tenu dans le secret, voilé.

Martine : c'est en ce sens que le poème dit que « Le Père, lui, étend un voile de nuit sacrée, afin qu'il nous reste un lieu. »...

Denis : ces deux vers renvoient, il me semble, aux deux derniers : « ... le temps que ce manque de dieu se change en aide »...

Martine : il manque aux hommes, le divin enfui mais ce sont les hommes qui l'ont chassé après qu'il leur ait servi à tout et qu'à présent il ne leur sert plus à rien...

Denis : l'homme scrute le ciel et en nomme toutes les étoiles, c'est le règne de la pensée calculante : plus de mystères à présent, seulement des formes, des représentations de la pensée qui compte...

Martine : cependant ce que la pensée compte ainsi, ce ne sont que des apparences, des formes dont on pense volontiers qu'elles sont immuables...

Denis : c'est le sens du dieu décochant ses flèches de mort, l'autre de Dionysos.. ;

Martine : tu veux dire Apollon...

Denis : Apollon bien sûr ! Celui qui décoche ses flèches sur Ariane, autrement dit les hommes, celui qui voudrait enfermer la volonté de puissance dans une forme immuable, qui dissimule le tragique sous de fausses apparences car toujours la volonté se ressaisit des formes qu'elle a produites. Souviens-toi de ce que disait Nietzsche : les hommes ne sont pas assez créatifs pour être dignes de leurs dieux.

Martine : mais c'est la vocation, c'est-à-dire l'appel, et le souci du poète comme il est dit dans les derniers vers de « Retour » : alors pourquoi le poète se joint-il aux autres qui l'aideront volontiers à comprendre ?

Denis : le poète est celui auquel échoit le souci de nommer les dieux et le Sacré, de fonder ce qui demeure, est-il dit dans « Souvenir » mais le poète n'est qu'un messenger du divin ; certes il se trouve au plus près de ce qu'il lui faut nommer mais quel pourrait être le sens de cette nomination si elle n'était adressée ?

Martine : admettons que les autres en soient les destinataires mais en quoi peuvent-ils l'aider ?

Denis : tu as évoqué toi-même les derniers vers de « Retour » mais repense au tout dernier : « les autres, non ! ». Ce n'est pas leur tâche de se soucier de la nomination : ils sont plus nobles que la bête même quand seulement ils se nourrissent. Les autres ont soin de la maison et, à ce titre ils rappellent la proximité des Anges de la maison mais le poète, lui, est l'Ange du Jour en raison de sa proximité avec les Célestes, les anges de l'An qui rapportent, depuis le Très-Haut, la Clarté.

Martine : pourquoi le Très-Haut, le « Père », étend-t-il un voile de nuit sacrée sur nos yeux afin qu'il nous reste un lieu ?

Denis : c'est le sens de la réserve : l'Etre de l'homme en son Natal est tenu en réserve, non dévoilé encore car il y faut le retour du poète. Le lieu est précisément ce qui est tenu dans le secret : dans son commentaire de « Retour » Heidegger l'a bien compris même s'il assimile l'Etre du Natal à celui du peuple (ce dont il faudra bien un jour que l'on s'explique) mais cet Etre dans le secret, c'est au poète, à la faveur de son retour, qu'il revient de le dévoiler en le nommant. Nommer, ce n'est pas dire mais assigner un lieu, celui-là précisément que dieu tient en réserve en le voilant.

Martine : et du coup devons-nous attendre le temps que ce manque de dieu se change en aide...

Denis : absolument ! C'est pourquoi, dit Hölderlin, l'homme affronte seul son dieu quand il le faut mais simplement, sans armes et sans ruse : le propos résonne en opposition avec ce qui est dit avant à propos de la ruse et de l'ingratitude.

Martine : ce qu'il nous faut affronter, c'est le sans-dieu, le dieu en son absence et en son manque...

Denis : c'est bien ce qu'il me semble ! Souviens-toi de ce que dit Nietzsche dans « Le voyageur et son ombre » :

« Le voyageur : Je remarque d'abord combien je suis discourtois à ton égard, ma chère ombre : je ne t'ai pas encore dit d'un mot combien je me réjouis de t'entendre et non seulement de te voir. Tu sauras que j'aime l'ombre comme j'aime la lumière. Pour qu'il y ait beauté du visage, clarté de la parole, bonté et fermeté du caractère, l'ombre est nécessaire autant que la lumière. Ce ne sont pas des adversaires : elles se tiennent plutôt amicalement par la main, et quand la lumière disparaît, l'ombre s'échappe à sa suite.

L'ombre : Et je hais ce que tu hais, la nuit ; j'aime les hommes parce qu'ils sont disciples de la lumière, et je me réjouis de la clarté qui est dans leurs yeux, quand ils connaissent et découvrent, les infatigables connaisseurs et découvreurs. Cette ombre, que tous les objets montrent, quand le rayon du soleil de la science tombe sur eux, — je suis cette ombre encore. »

(Nietzsche, « Le voyageur et son ombre », dialogue initial)

Martine : que veux-tu dire exactement avec cette référence ?

Denis : que c'est de la nuit que jaillit la lumière ! Que pourrait-on vouloir de plus que ce qui vraiment nous manque ? En étendant son voile, dieu nous prive de sa présence mais sous ce voile un lieu est réservé et ce lieu, c'est celui de sa possible présence.

Martine : tu dis pourtant que le retrait est le lieu de la non-vérité la plus authentique...

Denis : cela n'est vrai que du retrait dans le dévoilement : quand la vérité, qu'elle soit celle de l'Être ou celle de dieu, se dévoile dans la mise en présence qu'est l'Aléthéia, ce qui demeure dans le retrait, c'est la non-vérité authentique, la vérité, s'il en est une, du néant.

Martine : alors venons-en au courage du poète car il lui en faut pour, dans la nuit des hommes et du monde, dans la détresse, porter, en son retour, la Clarté qui lui vient des Célestes : Zarathoustra ne fut-il pas chassé par ceux-là mêmes qu'il venait sauver de leur si maigre contentement ?

Denis : c'est très juste ! Alors je lis et tu écoutes...

COURAGE DU POETE

Tous les vivants ne sont-ils pas de ta famille ?

Et toi pour la servir par la Parque nourri ?

Alors va ! Avance sans arme

Le long de la vie, ne crains rien.

Que tout te soit béni de ce qu'il adviendra,

Et tourne à la joie ! Ou quelle peine, ô cœur,

Crois-tu qui pourrait te blesser,

Où tu dois aller quelle malencontre ?

Car l'hymne un jour est né sur les lèvres humaines

D'un souffle de paix, notre chant s'est prodigué,

Dans l'heur et le malheur réjouissant

Le cœur de l'homme, et depuis lors

Nous aimons, chantres du peuple, être auprès des vivants,

Joyeux dans leur foule assemblée, amis de tous,

Ouverts à tous ; en vérité

Tel est notre ancêtre, le Dieu Soleil.

Qui donne à tous, pauvre et riche, le jour riant,

Qui dans le temps fugitif nous redresse,
Ephémères, et comme enfants
Nous tient par sa lisière d'or.

Lui, l'attendent, et quand l'heure est venue le prennent
Ses flots de pourpre ; et vois ! L'astre sublime
Sait la route changeante et la suit
L'âme sereine jusqu'au déclin.

Que passe de même quand il en sera temps,
Qu'à l'esprit plus jamais ne failliront ses droits,
Qu'elle périsse au plus plein de vie,
Notre joie, mais de cette belle mort !

Martine : le texte est sublime et cependant empreint d'une grande mélancolie que traduisent des mots comme « éphémères », « déclin », « passe », « périsse », « mort ». Le poète, comme l'astre diurne, est porteur du jour riant, de la joie qui illumine les heurs et les malheurs et cependant, pareil à l'astre, il lui faut décliner, que périsse la joie mais qu'elle périsse au plein de vie et qu'à l'esprit plus jamais ne failliront ses droits.

Denis : souviens-toi une fois encore des derniers vers de « Retour » : « ... et ainsi le souci presque s'apaise déjà, qui venait sous la joie ?... » Le poète est porteur de joie mais cette joie décline comme la lumière à laquelle elle est associée, celle qu'apportent les Célestes au retour du poète. Avec le déclin du jour, c'est la nuit qui nous tend ses bras : repos pour les hommes et solitude pour le poète, retraits dans la pénombre en laquelle les autres ne sont pas.

Martine : cette mort, en laquelle la joie périt, est une métaphore...

Denis : assurément ! Il ne s'agit ici que de la mort de cette joie diurne et en aucun cas de la mort du poète. Dans la nuit sombre le poète se tient en retrait, solitaire, un retrait qui est celui du souci et de la pensée méditante. Quand dieu a recouvert nos yeux du voile de la nuit sacrée, le poète se tient dans le retrait, non le retrait du voile jeté par dieu sur le monde mais retrait dans la lumière dont le voile nocturne empêche les hommes de se réjouir. Mais le poète, penché sur les bords de l'abîme, veille : c'est un « lanceur d'alertes » disait Brito.

Martine : et donc il reviendra toujours au temps de la détresse, réjouissant dans les heurs et les malheurs...

Denis : c'est sa tâche car lui seul le peut : « Pourquoi des poètes au temps de la détresse ? » Parce que eux seuls sont porteurs de lumière, une lumière qu'ils tiennent des Célestes : le « Retour » du poète, c'est le triomphe du jour naissant qui dissipe la nuit mais, sous la joie vient aussi le souci, un souci qui est affaire du poète et des autres, non !

Martine : cela me laisse l'impression d'une tâche toujours inachevée car inachevable...

Denis : cette impression rejoint ce qu'on disait d'Apollon : la tâche du poète, autant que le projet de l'homme en vue de Soi selon ses possibilités inépuisables, ne saurait s'achever. Note au passage que tâche du poète et projet de l'homme comme ek-sistant sont intimement liés. Cette commune mesure nous renvoie à une futuration au sens où l'entend Heidegger à la suite de Schelling : mais cela, c'est une tout autre histoire.

Martine : ferais-tu implicitement référence au « Dasein du peuple historial » ?

Denis : dans ce poème il est question du peuple et aussi du temps qui passe mais le temps passant, c'est celui à partir duquel l'historicité de l'homme, non son historialité et moins encore son Dasein comme être-le-là. Ce sont ces choses qu'il nous faut méditer encore mais ce sera pour plus tard : avant de bâtir, il faut d'abord fonder.